Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique

Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation

Band: 62 (1933)

Heft: 10

Artikel: La colère chez l'enfant

Autor: Arnold, P.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1041431

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Et, puisque l'instituteur, comme nous l'avons dit, doit vivre devant ses élèves, avec eux, la culture qu'il leur propose, il faut qu'il soit, au sens élevé et plein du mot, un « homme du peuple », instruit sans doute, et de bonnes manières, mais tel que se conçoit l'exemplaire achevé d'un homme de notre peuple — dans sa façon de penser comme de s'habiller, de se tenir comme d'être honnête, de chanter comme de parler — et patois aussi, pourquoi pas ? hors de sa classe, il va sans dire, puisque notre idiome savoureux est une richesse de chez nous pour le moins aussi authentique que la fondue et la vache blanche et noire, de se récréer enfin comme de prier. Si bien que celui qui participerait à une réunion du personnel enseignant de notre canton eût devant lui, en chair et en esprit, notre peuple lui-même dans ce qu'il a d'excellent comme idées, comme mœurs, comme caractère, comme croyance, avec la marque propre, originale, autochtone, unique, du terroir. Alors vraiment le maître sera devenu apte à former les nouvelles générations dans le sens où le veulent le bien du pays et la tradition ancestrale, dans le mode où les futurs citoyens acquerront leur plus saine et leur plus forte personnalité. Il n'aura plus alors qu'à développer, dans l'acception étymologique de ce mot, à « déplier » ce qui se trouvait encore « plié » dans leur naturel, à la façon des jeunes feuilles hors des bourgeons que le printemps fait éclater. Et lui-même, pour obtenir ce résultat, étant l'homme d'un terroir dans ce qu'il a d'excellent, d'exquis, n'aura qu'à se livrer tel qu'il est, en toute sincérité, en toute simplicité.

E. D.

La colère chez l'enfant

Qu'est-ce que la colère ? — Les anciens l'appelaient une courte folie. Bain la définit : « une impulsion consciente qui pousse à infliger une souffrance et à tirer de ce fait une jouissance positive. »

D'après Ribot, la colère trouve son origine dans l'instinct de la conservation individuelle, sous sa forme offensive, car tout être se raidit et s'élève naturellement contre ce qui lui nuit. Et nous pouvons dire, tant que la colère n'est pas un mal pour l'individu, ni pour la société, elle est normale, elle est même utile, puisque l'animal ou l'homme dénué de tout instinct de défensive active et de représailles serait bien pauvrement armé. Toutefois, il faut reconnaître que le champ de la colère normale est bien restreint, et qu'aucune émotion ne devient plus rapidement morbide.

Pour mieux comprendre le sujet qui nous occupe, comparons-le à une autre émotion : la peur. La colère et la peur forment une antithèse, bien que la première ait un caractère plus complexe. En effet, la peur, à tous ses degrés, et pendant toute sa durée, reste invariablement dans la catégorie des émotions pénibles. La colère parcourt

deux moments : le premier répond à la chose, à l'avènement extérieur, au choc immédiat, et consiste en une tristesse, en une dépression, état totalement pénible. Le second répond à la réaction offensive, au désir de vengeance, et se rapproche bien plus du plaisir que de la douleur : rappelons en passant le rire sardonique qui accompagne non l'éruption violente de la colère, mais ses formes mitigées, et exprime la joie de voir souffrir. La colère est donc une émotion mixte, où les états de conscience pénibles prédominent.

Après ces considérations préliminaires, nous pouvons aborder la question proprement dite. Nous verrons :

1° La crise chez l'enfant.
2° La crise chez l'adulte.
3° La nature de la colère.
4° Les variétés de la colère.
5° Les remèdes.
6° Conclusion pédagogique.

LA CRISE CHEZ L'ENFANT.

La Cause. — La cause est, d'ordinaire, un désir auquel nous résistons. L'enfant a envie d'un objet qui frappe sa vue : une montre, un verre. Il s'approche, et déjà tend le bras. Nous refusons et plaçons l'objet hors de sa portée. La colère éclate aussitôt.

L'Aspect. — L'aspect est celui d'une explosion. Il se produit des phénomènes d'excitation intense : excitation vocale, des cris ; excitation motrice : gesticulations, trépignements ; excitation viscérale : respiration haletante, rougeur de la face.

La Terminaison. — La terminaison en est rapide. L'apaisement suit la décharge. Une autre idée surgit et tout est oublié. La colère apparaît très tôt dans la vie de l'enfant : à deux mois, d'après Perez, nettement à dix mois, d'après Darwin et Preyer.

LA CRISE CHEZ L'ADULTE.

Les Causes. — Notre colère est souvent provoquée par une *volonté* ou une *force* qui se dresse devant notre désir : ainsi, les parents, les professeurs contre les enfants qui résistent, les charretiers contre le cheval qui refuse d'obéir. Nous nous mettons en colère contre une boîte qui *ne veut pas s'ouvrir*, contre un clou qui ne *veut pas s'enfoncer*. Parfois, la cause se présente autrement : une *attaque* brusque est dirigée contre nous, un coup, une injure tombe sur nous : notre colère éclate.

Dans certains cas, il suffit d'une simple *présence* pour nous exciter à la colère : la présence ennemie nous irrite. Nous concevons encore de la colère contre ceux qui font du mal aux autres. « Les hommes se fâchent, dit Aristote, contre ceux qui méprisent les choses qu'ils aiment. » Ainsi l'homme, épris d'amour pour la philosophie,

se fâche contre celui qui méprise cette science. Et le philosophe ajoute : « Les femmes qui se piquent de beauté s'irritent contre ceux qui l'estiment peu. »

L'aspect de la crise. — Une distinction préliminaire s'impose. On doit distinguer deux types : la *colère du fort*, la *colère du faible*. *Le faible*, c'est-à-dire le timide, le chétif, le déprimé, le névrosé, a peu de force à dépenser. Il l'emploie à des manifestations négatives : il s'entête, se butte, boude, a des crises de dépit, se torture pour se venger.

La colère du fort, c'est-à-dire du violent, de l'emporté, est la vraie colère. Mais les degrés varient, depuis l'ombre rapide qui passe sur le front et accompagne une simple contrariété, jusqu'aux éclats les plus bruyants et destructeurs.

Considérée objectivement ou du dehors, la colère se présente avec des caractères très nets, quant à sa physiologie et à son mode d'expression. Les *fonctions physiologiques* sont visiblement troublées :

a) Accélération du cœur, surtension artérielle, dilatation des vaisseaux, éclat des yeux, rougeur de la face. Ceci se montre aussi dans la joie, mais, remarque Lange, avec beaucoup moins d'intensité. De plus, la colère a une manifestation qui lui est propre : c'est la dilatation des grosses veines, surtout celles du visage et du front. Poussée à sa forme extrême, la rage, elle peut produire des hémorragies nasale, pulmonaire, la rupture des vaisseaux, la mort.

b) L'innervation des muscles volontaires est augmentée, mais sous une forme incoordonnée et spasmodique : les nerfs sont tendus, la voix rauque et saccadée, les paroles confuses, le corps se porte en avant, dans l'attitude de l'agression, les actions ou les mouvements sont violents et destructeurs. « On frappe en aveugle. » La respiration est haletante, avec le fait bien connu de la dilatation des narines, qui a pour but, selon certains, de respirer amplement, la bouche étant fermée et les dents serrées.

c) D'après Lange, et malgré l'opinion populaire et ancienne, il n'y aurait pas augmentation de sécrétion biliaire ; il n'en est pas de même de la salive, comme le prouve la locution : « écumer de rage ». Il importe de noter que la colère donne quelquefois aux sécrétions un caractère toxique. On sait depuis longtemps que la morsure des animaux furieux est dangereuse. On a constaté des faits analogues chez l'homme mordu par l'un de ses semblables, dans un accès de fureur. La sécrétion lactée peut aussi devenir toxique et produire sur le nourrisson un effet d'empoisonnement.

Nous remarquons encore la *promptitude de l'accès :* émotion-choc. Semblable à la tempête, il fond sur nous précipitamment et nous jette souvent dans l'abîme. On peut noter facilement aussi une sorte de *baisse de niveau :* l'individu rétrograde, pour ainsi dire, dans la civilisation. La langue ne connaît plus de frein, la main plus de retenue. Les blasphèmes, les mots injurieux et grossiers, les malé-

dictions, les blessures et d'autres maux, non moins funestes, sont comme les enfants de la colère... Jamais l'homme en colère a-t-il respecté les cheveux blancs de la vieillesse, les liens du sang, les bienfaits reçus, la dignité, si éminente qu'elle soit ?

Dans cette complète perturbation physique, qu'adviendra-t-il de la *conscience ?* Elle sera dans un état confus, inanalysable car, considérée comme fait intérieur, purement psychologique, la colère échappe à la description et dans ses formes vives, l'observation ne peut la saisir. Cependant, de prime abord, trois éléments paraissent clairement perceptibles : 1° *un sentiment de surtension*, l'individu se sent à l'état explosif ; 2° *une extrême concentration* sur l'objet de la colère, pouvant aller à l'insensibilité pour tout le reste ; 3° *la joie de faire souffrir.*

Un examen plus approfondi nous révélera que sa psychologie est *l'histoire de son évolution*, qui comprend trois périodes.

1re période : *la colère animale ou de l'agression réelle.* Elle est primitive et générale. Chez les animaux, elle se voit à l'état pur, parce qu'il n'y a pas de tendances antagonistes qui l'altèrent ou la réfrènent. Ceux qui vivent de proie, les carnassiers, les voraces représentent le type complet. Outre les phénomènes physiologiques, ci-dessus décrits, il y a attaque réelle ; chacun use de ses instruments naturels : les dents, les griffes, les liquides venimeux. Elle a la violence d'un ouragan, d'une force de la nature déchaînée. C'est qu'elle est liée à des instincts très puissants : la nutrition qui exige sa proie, la lutte pour la vie sous sa forme implacable : détruire ou être détruit. Inutile d'ajouter que cette forme animale de la colère se voit chez les hommes non seulement sauvages, mais civilisés. A cette période, l'élément de plaisir est d'un ordre inférieur, grossier et brutal : il n'est pas rare de voir le vainqueur s'acharner sur le vaincu. La cruauté naît ainsi.

2me période : *la forme humaine ou de l'agression simulée.* On la voit fréquemment chez les animaux supérieurs : le chien qui, rencontrant son ennemi, s'arrête, grogne, hérisse son poil, offre tous les symptômes de l'agression à l'état naissant. L'homme, le plus souvent, s'en tient à *la menace*, avec quelques violences, sans destruction : coups, paroles injurieuses, traits incisifs et acerbes, avec l'intention évidente de blesser, de meurtrir. On voit ici la nette apparition d'un élément nouveau : le *plaisir de faire souffrir.* Avec lui, la colère commence à se raffiner. « Il n'est pas douteux, dit Bain, que le fait primitif, dans le plaisir de la colère, est la fascination produite par la vue de l'affliction et de la souffrance physique ou morale. Ce fait est aussi singulier qu'horrible, mais l'évidence en est incontestable. » Le fait n'est pas si « singulier », il s'explique aisément, car, en ce moment de l'évolution, un autre instinct entre en scène, celui de la *domination*, ou l'émotion de la puissance triomphante, de la force, de la supériorité, de l'orgueil. Pour l'analyse psychologique, la colère n'est

plus, dès lors, à l'état parfaitement pur. Il y a en plus, à une dose variable, l'instinct satisfait de la domination.

3me période : *la forme intellectualisée ou de l'agression différée.* On peut dire aussi que c'est la forme civilisée de la colère. Il y a, en présence, deux forces antagonistes : d'une part l'instinct agressif, qui tend à la destruction partielle ou totale de l'ennemi, à l'attaque dans sa personne ou celle des siens, dans sa réputation, son honneur, ses intérêts ; d'autre part, la raison, le calcul qui enrayent et réfrènent la première, par la représentation des conséquences dans la crainte des représailles, des lois divines et humaines. Le résultat est un *arrêt de développement.* Dans ce cas, la tendance destructive se dépense intérieurement, nous en verrons les suites dans un instant.

La terminaison de la crise. — L'accès de la colère peut avoir un triple épilogue : la décharge, la métamorphose, la terminaison morale.

a) *La décharge.* La crise se termine parfois comme une *décharge rapide.* Vient-elle à se calmer promptement, c'est une preuve de sa violence, car, de même que les grands feux ne tardent pas à s'éteindre, faute d'aliment, ainsi la colère ardente se consume bientôt par sa propre véhémence. Souvent, la décharge rapide est consécutive au châtiment de l'agresseur. La vengeance, réellement présente, accomplie, fait naître la satisfaction et détruit la colère, jusqu'à sa dernière trace. Parfois, cette décharge *s'opère lentement.* L'âme, pareille à une mer, reste longtemps agitée. Elle connaît encore des soubresauts subits, et les vagues de la colère sont lentes à mourir. Mais le temps, en diminuant la cause, affaiblit l'effet nécessairement. Le souvenir s'efface avec la durée, jusqu'à ce qu'il s'éteigne entièrement.

b) *La métamorphose.* Dans d'autres cas, la colère se métamorphose. Par là, nous touchons à un des effets de l'arrêt de développement. Empêchée d'éclater, de se satisfaire, la colère devient ressentiment, rancune, envie, finalement haine, avec désir de vengeance. *La haine n'est souvent qu'une colère qui attend.* Notons encore ces points bien observés : souffrance qu'on s'inflige à soi-même, telle que se mordre le poing, ou se ronger les ongles ; complaisance, voire délectation dans ses projets de vengeance, sentiment très vif de plaisir de destruction, réalisée ou seulement imaginée, comme le prouvent les expressions : « Savourer sa haine, jouir de sa vengeance. » Ainsi s'explique le vers d'Homère, qu'Aristote dira proverbialement : « La colère coule plus douce que le miel, dans le cœur de l'homme. » Ou encore ces vers de Corneille, dans les imprécations de Camille :

Voir le dernier Romain, à son dernier soupir,
Moi seule en être cause et mourir de plaisir.

c) Enfin, la *terminaison morale* par la maîtrise de soi, et surtout par la foi chrétienne. La volonté exercée enraye la colère, refuse de

l'exprimer et la refoule. Par suite, la colère se dissipe réellement et parfois, définitivement.

Nature de la colère. — La colère est un cas relativement simple de la *métamorphose* du désir. Toutefois, commençons par reconnaître que la colère se développe sur un *fond d'irritabilité.* Certaines natures y sont portées plus que d'autres, par suite de l'état organique du tempérament ou du système nerveux. Ce fond d'irritabilité étant donné, la colère se développe ainsi :

a) Au point de départ, un *désir vif* qui commençait à se réaliser : les bras tendus, la voix, le geste demandaient, ordonnaient. L'énergie est mobilisée pour satisfaire le désir.

b) A ce moment, se dresse *l'obstacle :* la volonté humaine, une force brutale, à laquelle nous attribuons une mauvaise volonté (clou, boîte).

c) *Les résultats.* — L'énergie mobilisée se dépense à l'intérieur. Elle se décharge surtout sur le système sympathique qui est le système accélérateur. Par suite, le cœur, la circulation, la respiration, les sécrétions sont surexcités.

d) L'excitation du sympathique entraîne directement et plus particulièrement l'excitation des *glandes surrénales.* Celles-ci, une décharge abondante *d'adrénaline* dans l'organisme. L'adrénaline, à son tour, surexcite le sympathique et ainsi tout le tableau de la colère se déploie en se renforçant jusqu'à l'explosion finale.

Donc, les *phénomènes viscéraux* sont importants dans la colère. Mais ils ne sont que les *effets.* Le *centre*, l'âme de tout, est le *désir* lui-même. L'énergie qui vibre est celle du désir. Dans les cas plus rares où la colère naît sans désir préexistant, c'est le même processus. Supposons une attaque. L'attaque éveille un désir : se défendre, frapper à son tour ; ce désir devient de la colère, en se heurtant à une résistance. Cette théorie de la métamorphose du désir se vérifie de même dans la colère excitée par la seule présence d'une personne. Cette personne excite un désir violent de la chasser de notre vue, de la supprimer : ce désir impuissant devient colère.

Les variétés de la colère. — Citons simplement pour mémoire : la rancune, le ressentiment, l'antipathie, l'envie même, et arrêtons-nous un moment à l'indignation et au dépit.

Indignation. — L'indignation est une colère de caractère moral, provoquée par un acte, sans que, le plus souvent, nous en soyons victimes. La faute alors est supposée tellement grande ou révoltante qu'elle doit provoquer un véritable étonnement, si bien que le calme de l'attitude serait une sorte de contresens. L'indignation est donc un mouvement violent, mais dont la violence se justifie. Telle l'indignation du Christ, chassant les trafiquants du temple, l'indignation de l'honnête, à la proposition d'un marché honteux, l'indigna-

tion collective, lors d'attentats contre les êtres faibles et innocents. Dans certains cas, elle se traduit aisément par l'application d'une justice sommaire : le lynche.

Dépit. — Le dépit est étrange. Il se présente sous une forme singulière. Pendant des heures, des jours, des années, le dépité agit *au rebours de son désir intime.* Il a une grande envie de sortir et il reste, il éprouve une envie folle d'aller à droite et va à gauche.

Ce bizarre état apparaît *chez l'enfant* d'assez bonne heure, à trois ans certainement. Ainsi, papa refuse une cigarette à sa petite fille. De gaie et câline, celle-ci devient aussitôt maussade et boudeuse, de sorte que cinq minutes plus tard, pour rentrer dans son affection — les papas ont de ces faiblesses-là — il tend une cigarette à l'enfant. Mais elle dit avec une moue significative : « Je n'en veux pas, moi, de cigarettes. » Même scène pour une poupée très aimée.

Chez l'adulte, il en est de même. Neuf fois sur dix, il s'agit d'amour-propre, de vanité. Une blessure d'amour-propre crée le dépit, qu'il s'agisse d'une vérité dure entendue, ou d'un compliment pas obtenu. La *jalousie*, d'ailleurs, est étroitement liée au dépit (Dépit amoureux, de Molière).

Pourquoi cette étrange conduite ? Elle semble avoir un double but :

a) *c'est un moyen de vengeance :* nous humilions l'autre, celui qui nous a froissés. Tous nos actes, nos paroles montrent qu'il nous est indifférent, son jugement nous importe peu, son amour nous laisse froids, nous tenons peu à ses cadeaux. Ceci montre qu'il y a dans le dépit une *feinte.* On se donne l'air d'être content quand on souffre, de ne pas aimer quand on aime, le tout pour torturer l'autre en se torturant soi-même.

b) *c'est un moyen de défense*, un moyen de désarmer l'adversaire. « Vous ne voulez pas me le donner, je n'en veux plus. » Nous pensions punir cette petite fille en confisquant la poupée. Elle n'en veut plus. Nous sommes désarmés.

Les remèdes. — Pour étudier le traitement de la colère, il faut distinguer deux cas : la *colère maladive* et la *colère normale.*

La première relève de l'hygiène et de la médecine. Un enfant a des crises fréquentes, violentes, irrésistibles ; il est sage et recommandé de s'adresser au médecin. Deux traitements sont à suivre : ou une *médication calmante*, ou une *médication fortifiante* et *tonique.*

Dans la *colère normale*, cherchons la conduite à tenir envers les autres en colère, et envers nous quand nous sentons monter l'accès.

a) *Quand il s'agit des autres :*

Il y a d'abord des *fautes à ne pas commettre :* nous mettre en colère comme eux et plus qu'eux, adresser de beaux discours, nous moquer d'eux : la raillerie exaspère même les gens calmes ; une

maladresse fréquente : intervenir sans à-propos et faire repartir l'accès qui allait s'apaiser.

Ce qu'il faut faire :

Le *silence* a souvent une merveilleuse vertu.

Tenter une dérivation. Elle n'est pas toujours facile, mais elle peut réussir. Il s'agit, avec un naturel parfait, d'éveiller un autre intérêt.

Avec les enfants, éveiller la curiosité par un objet capable de piquer leur attention.

Avec les grandes personnes, plus d'adresse est requise. Un appel discret à la vanité, à l'amour-propre réussit souvent.

b) *Avec soi-même.* — Il faut de l'habileté, de la ruse, de la force.

Le *remède radical* est un *acte de volonté puissant.* Un homme ne devrait jamais se permettre un acte de colère, ne disons pas ne pas la sentir monter, mais jamais la laisser éclater.

CONCLUSIONS PÉDAGOGIQUES.

La colère est la manifestation d'une force non gouvernée par la raison, partant déraisonnable. La colère, chez un homme, nous l'avons vu, a toujours quelque chose de brutal, il descend au niveau de l'animalité : ce n'est pas flatteur pour un homme, moins encore pour un éducateur.

Si l'éducateur en arrive à se livrer à des excès, s'il se trouve parfois que, pour intimider les enfants, il enfle démesurément la voix, il s'agite d'une façon désordonnée, il oublie, dans ses paroles, la mesure qui est la marque de la raison. L'expression dépasse la pensée et se fait *injurieuse.* Toute expression de blâme qui manque d'objectivité, qui ne répond pas à la réalité, qui fait les autres plus mauvais, plus dépourvus qu'ils ne sont, est injurieuse à la fois dans le sens courant du mot injure et dans le sens étymologique d'injustice.

Violence de la colère donc, le recours à des termes injurieux, les sorties fougueuses, à tout propos ; également la colère plus froide, mais aussi plus durable, qui prend les allures de la rancune ; enfin, la méchanceté qui se manifeste trop volontiers par le sarcasme et l'ironie : c'est un trop-plein de fiel qui se répand sur tout ce qu'il dit ; colère d'autant moins excusable qu'elle implique une certaine lâcheté, parce que l'écolier n'a ni le pouvoir quelquefois, ni jamais la licence de recourir, pour se défendre, aux mêmes armes. Que de fois une âme d'enfant reste blessée et aigrie pour la vie par ce vil procédé. Que de fois des parents et des maîtres ne font, en définitive, que décharger leur colère, que donner libre cours à leur susceptibilité, quand ils n'arrivent pas à céder bassement à un sentiment brutal de vengeance. C'est souvent le retour à la réaction réflexe de l'animal qui mord, parce qu'on le frappe, de l'insecte qui pique,

parce qu'on l'agace ; c'est le retour à la justice toute primitive, gouvernée par la loi du talion : œil pour œil, dent pour dent. Spencer parle d'une mère qui roue de coups un enfant qui s'était cassé une jambe, par suite d'une imprudence. Et que de cas on pourrait citer, où l'irritabilité pour ennui ressenti s'accuse tout aussi nettement. Ces gens qui détiennent l'autorité détruisent du même coup l'élément le plus essentiel de l'autorité ; c'est-à-dire la supériorité. Ils traitent l'enfant d'égal à égal. Ils se mettent à son niveau et luttent avec les mêmes moyens : « Tu m'as fait souffrir, tu souffriras ; tu m'as fait pleurer, tu pleureras ; tu m'as donné des ennuis, tu me les paieras. »

Et puis, celui qui sème le vent, peut-il se plaindre de recueillir la tempête ? La colère soulève la colère ; les mots injurieux donnent un certain droit à l'inférieur de se sentir offensé, traité injustement ; et si, alors, les violences de langage se croisent, elles sont, chez l'enfant, sinon justifiables, du moins explicables, même, dans une certaine mesure, excusables ; car est-il juste de demander à l'enfant qu'il se contienne et se maîtrise, lorsqu'il a devant lui le spectacle d'hommes faits, de maîtres si peu maîtres d'eux-mêmes ? Admettons que l'enfant retenu par un reste de respect, ou simplement parce qu'il a affaire à plus fort que lui, se résigne à être à tout propos violenté, le résultat sera pire : son seul mobile sera la crainte ; nulle formation, nulle déférence pour l'autorité et pour la loi, nulle spontanéité ; c'est l'agacement et l'irritation continue, ce que d'un mot Montaigne eût appelé : « l'abêtissement ».

Est-ce à dire que la perfection se trouve dans un calme proche de l'inertie, dans une sérénité faisant l'effet de l'insensibilité ? Est-ce à dire, surtout, que les meilleurs éducateurs se caractérisent par une placidité indifférente ? Non, certes, le meilleur éducateur n'est pas un être amorphe et sans passion. C'est un excitateur de vie et de mouvement, qui a des passions violentes et qui arrive, non à les anéantir, mais à les dominer. A ce propos, en conclusion, citons deux exemples éloquents :

« Je suis maître de moi, comme de l'univers ! », dit *Auguste*, et sa parole est impressionnante, parce qu'on entend parler un homme qui vient de soutenir une lutte formidable contre la colère, provoquée par la lâcheté de ses ennemis ; et saint *François de Sales*, au moment où il supporte, sans se départir de son calme, les pires injures d'un homme de rien, dit à l'un de ses amis, étonné de son apparente insensibilité : « Mets ta main sur mon cœur, et tu constateras qu'il supporte aisément l'injure. » Le cœur battait dans sa poitrine une charge redoublée.

P. Arnold.

———x———